

XYZ. La revue de la nouvelle



Vision de Marie

Dany Leclair

Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclair, D. (2012). Vision de Marie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 21–24.

Vision de Marie

Dany Leclair

J'É N'AVAIS jamais su son nom. Fasciné, obsédé par le charme de son sourire discret, je ne conservais d'elle que le souvenir de sa ressemblance avec la Vénus de Botticelli. Ma timidité m'avait empêché d'aller vers elle. À peine avais-je osé soutenir son regard quelques secondes, le temps d'échanger un sourire qui lui fit baisser les yeux. J'aurais pu alors, j'aurais dû, m'approcher, lui demander son nom, lui offrir à boire, l'inviter à danser. La présence de mes amis m'avait figé sur place. Je l'avais laissée se perdre dans la foule des danseurs. Seul, j'aurais osé. Sous le regard des autres, l'adolescent que j'étais ne pouvait s'exposer au risque d'une rebuffade. Pour éviter le refus, je préférais ne rien tenter. Qui n'ose rien ne s'expose à rien.

Quand je la revis, j'étais écrasé près de la radio étudiante. Je végétais entre deux cours, assoupi sur mon livre. Jupette écossaise, longues jambes enveloppées de bas nylon verts, bottillons d'un rouge vif. Elle déambulait, tête basse, yeux au plancher. Ébloui par sa beauté, comme les fidèles devant l'apparition de Fatima, j'avais trouvé ma muse. Les mains croisées sur son cartable, comme sur un bouclier pour protéger sa menue poitrine des assauts de mes regards, elle passa sans me voir, ne s'aperçut même pas que je la contemplais.

Qui était-elle ? Mon imagination combla ce vide. Je l'appelai Marie et je lui inventai des mythologies qui, toutes, accentuaient sa fragilité, sa vulnérabilité. J'en fis une enfant battue et abusée, une orpheline, une sainte. Je l'élevai au rang de divinité inaccessible. Son image, depuis la fin de mon adolescence, m'a hanté. J'en avais fait mon idéal et, dans toutes les autres femmes que j'ai rencontrées, que j'ai aimées, je n'ai jamais cessé de la chercher, elle.

Quand je me retrouvai célibataire, il y a de cela quelques mois, blasé par les insatisfactions de mes récentes rencontres amoureuses, j'étais prêt à tout essayer. Comme j'avais déjà fréquenté la plupart de mes amies, dévergondé quelques 21

petites sœurs et contribué à l'épanouissement de plusieurs secrétaires du bureau, mes ressources commençaient à s'épuiser. Il me fallait une nouvelle source. Je décidai donc de chasser sur Facebook.

Je me mis à fouiller parmi les gens que le site me proposait comme amis, à la recherche de quelqu'un d'intéressant, quand le hasard me fit tomber sur une photo qui me troubla. Dans un groupe de diplômés du cégep de Chicoutimi, je la reconnus, elle, ma Marie. Marie qui ne s'appelait pas vraiment Marie, qui portait un nom de vieille matante que je ne lui aurais jamais soupçonné, mais cela importait peu. Je l'avais trouvée, c'était bien elle. Vêtue de la toge classique et du mortier, elle exhibait fièrement son faux diplôme. L'accès restreint à ses albums m'empêcha de satisfaire mon voyeurisme, je n'avais accès qu'à cette seule vignette. Grâce aux rares informations divulguées, je pus apprendre que, célibataire, elle demeurait encore au Saguenay puisqu'elle travaillait dans un bar de Jonquière. J'ignorais toutefois si ces informations étaient récentes. Dans l'antichambre de la volupté, je me retrouvais incapable de pénétrer plus avant.

Devant l'impasse, je tentai de l'oublier. C'était absurde qu'après plus de vingt ans la même fille continuât de m'obséder. Dans les jours qui suivirent, je fus incapable de la chasser de mon esprit. Je consultai d'autres profils, découvris d'autres belles filles, mais il n'y avait qu'elle qui m'intéressait. Je me trouvai ridicule de le faire, mais je lui envoyai une demande d'amitié accompagnée d'une brève explication. Je consultai ensuite frénétiquement ma boîte de courriels, dans l'espoir de recevoir une réponse. Rien ne vint. Son compte Facebook, comme je le craignais, semblait déserté.

Au bout d'une dizaine de jours pendant lesquels je fus rongé par une apathique mélancolie, je me résolus à chercher le numéro du bar et, sous prétexte que j'étais un vieil ami qui prévoyait être de passage dans la région, je téléphonai pour m'informer de son horaire de travail.

Le lendemain, sans trop savoir ce que j'allais pouvoir dire, ce que j'allais faire, j'embarquai dans mon gros Buick et pris

la direction de mon Saguenay natal. Après une courte halte chez mes parents, surpris de me voir débarquer en plein milieu de l'hiver, je me dirigeai vers la Saint-Dominique. L'établissement où elle travaillait avait peut-être eu de belles années, mais, aujourd'hui, sa façade mal ravalée n'attirait plus grand monde. À l'intérieur, quelques épaves imbibées jetaient un œil désintéressé au match de hockey qui s'achevait. Plutôt que de me diriger vers une table isolée, je m'installai au comptoir où ma Marie s'empressa de m'accueillir.

— On peut-tu te sarvir kekchose à bouère ? me demanda-t-elle d'une voix rauque qui fit éclater le chuchotement cristallin que j'avais associé à son corps frêle et délicat.

Je l'avais imaginée cultivée et polie, je la découvris vulgaire et plutôt idiote. Elle fumait des Export A vertes, buvait de la Bleue et ponctuait généreusement chacune de ses phrases de jurons bien sentis. La crevasse de son décolleté, dont elle m'offrait une vue en plongée chaque fois qu'elle s'installait pour laver ses verres, laissait voir une peau usée, défraîchie. La blanche Vénus s'était métamorphosée en l'une des vilaines sorcières à la peau brune qui peuplent les toiles de Jérôme Bosch.

Entre deux promenades pour abreuver ses souçons, elle discuta avec moi de tout et de rien. En fait, par une prouesse propre aux serveuses d'expérience, je me mis à lui confier l'essentiel de mes déboires. Quand je lui fis réaliser que nous avions étudié en même temps au cégep, dans une explosion de sacres, elle avoua qu'elle me remplaçait, qu'elle se souvenait de moi. Elle me raconta qu'elle avait assisté à la soirée de poésie où j'avais récité *Le vin de l'assassin*.

— Hostie de câlisse de tabarnak ! C'tait toé, ça ! me lança-t-elle. Tsé que j'ai eu un gros kick su'toé, à cause de c'te soèrée-là...

Vers une heure, quand le dernier ivrogne lui souhaita une bonne fin de soirée, Marie ferma sa caisse, verrouilla les portes et m'invita à monter chez elle, un appartement minable situé au-dessus du bar. Elle embrassait mal, gémissait comme une vieille putain fatiguée. Je la baisai, comme j'en avais baisé plein 23

d'autres avant. Plus de quatre cents kilomètres pour retrouver un fantôme qui ne me disait plus rien. Quelque part dans le parc des Laurentides, mon idéal s'était perdu.

Quand elle s'endormit, je me rhabillai en silence.

Déchargé du passé, enfin libre.